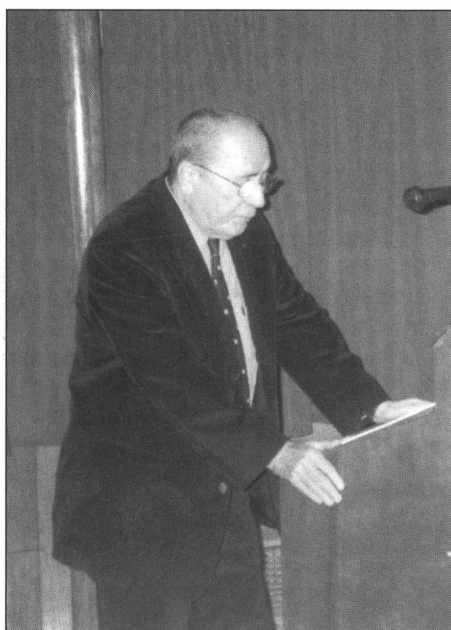


La Société Française d'Histoire de la Médecine et le Service de Santé des Armées *

Professeur Jean-Louis PLESSIS **

Ancien Président de la Société Française d'Histoire de la Médecine



Lorsque les éminents collègues du comité pour la célébration de notre Centenaire me firent l'honneur d'évoquer les relations qui unissent notre Société et le Service de Santé des Armées, je m'en suis trouvé très honoré. Mais je dois à la vérité de dire que la mission me sembla un peu ardue tant ces liens sont nombreux anciens et prestigieux ; il y aurait matière sinon à une encyclopédie du moins à bien des volumes ne serait-ce que par les biographies, les découvertes scientifiques et les honneurs décernés. Il m'a donc semblé licite d'évoquer simplement le chemin parcouru et le travail accompli ; les attentions que la Société a accordées aux officiers de notre Corps qui en sont honorés, mais également la part non négligeable que ceux-ci ont pris à son audience et à sa réputation.

Un préambule était inévitable, bien que ce soit une solution de facilité : il s'agissait de citer les médecins militaires qui ont eu l'honneur de se trouver en charge des responsabilités dans la vie et les travaux de notre Société, ceux qui se virent confier le mandat de Président. Je craignais d'avoir à réciter une longue litanie, point du tout ! En

* Centenaire de la Société française d'Histoire de la Médecine, 29-30 novembre 2002.

** 7 rue Nicolas Houel, Bâtiment D, 75005 Paris..

cent ans la Société n'a eu que cinq présidents militaires... et qui plus est deux sont encore en bonne santé.

Je me suis donc cru autorisé à simplifier le processus et à reprendre la chronologie à l'envers de l'an présent jusqu'au temps passé. Ceci m'évite en outre toute tentation d'auto-satisfaction car pendant deux ans j'ai eu l'honneur de tenir la barre d'un vaisseau habitué à voguer sans coup de vent ni récif grâce à mon prédécesseur Monsieur le Professeur Pallardy. N'étant pas toujours enclin à son extrême bienveillance, je fis de mon mieux pour que le niveau scientifique et la courtoisie des séances demeurent ; ceci sans difficulté, entouré d'un bureau de collègues aussi compétents qu'efficaces et discrets. Monsieur le Médecin Général Inspecteur Lefebvre qui avait précédé Monsieur Pallardy me fit un très grand honneur en m'accordant plus que sa bienveillance, son amitié et ses conseils ; qu'il soit assuré de mon très fidèle et respectueux attachement. Vous avez, mon Général, été un grand Président, c'est peut-être, outre votre immense culture, parce que votre carrière a commencé comme médecin de l'Ecole de Saumur et que vous savez si bien tenir les rênes avec douceur et caresser l'encolure quand il convient. Aucun d'entre nous ne saurait oublier que c'est grâce à votre notoriété, votre sens du devoir et une opiniâtreté, épaulé par Messieurs Cornet et Sicard, que vous avez pu obtenir que celui que l'Empereur avait cité comme l'homme le plus vertueux qu'il ait connu, le Baron Larrey repose enfin aux Invalides. Il avait souhaité avec sa simplicité habituelle "un petit coin du jardin de l'infirmerie "il attendait dans une tombe oubliée dans le cimetière du Père Lachaise. En obtenant les 14 et 15 décembre 1992 le transfert des cendres du Baron Larrey vous avez honoré le Service de Santé des Armées. Nous vous en serons toujours reconnaissants et malgré votre discrétion il m'a semblé de mon devoir au moment où nous commémorons le Centenaire de notre Société de rappeler que votre Présidence (précédée d'une longue vice-présidence) restera toujours un exemple.

Nous continuons à remonter le temps, et la liaison m'est facile, le troisième des Présidents ayant servi sous l'uniforme et qui plus est l'ancre de marine, a été Monsieur le Médecin Général Huard. Vous me pardonnerez d'écourter mon propos, non parce que son éloge a déjà été fait maintes fois, mais parce que cet anatomiste brillant élève de Villemin, toujours major à l'Ecole de Santé Navale, médecin de bataillon au Moyen-Orient, doyen de la Faculté de Médecine de Hanoï, recteur de l'Université d'Abidjan, etc. ayant atteint tous les grades et toutes les distinctions, a été pour moi un Maître et un Ancien bienveillant et attentif, je lui dois beaucoup et notre Société également, et non seulement notre Société mais l'Histoire de la Médecine et évidemment la Société Internationale. L'audience qu'il a gardée dans les pays du tiers monde est considérable, j'en veux pour preuve la présence parmi nous du Professeur Gabriel Ampah Johnson, Chancelier des Universités du Togo.

En 1953 et 1954 notre Société fut présidée par le Médecin Général Lambert des Cilleuls. Mon embarras est grand à présenter sa biographie car je ne saurais égaler le Médecin Général Inspecteur Lefebvre qui en fit l'éloge dans "Médecine et Armées" en 1981.

Le Général Lambert des Cilleuls homme vigoureux d'une grande distinction est né à Bordeaux d'une famille lorraine très patriote ; son père avait été engagé volontaire en 1870. Il entre à l'Ecole de Lyon, puis accomplit son stage d'application au

Val-de-Grâce. En octobre 1912, il éprouve un véritable coup de foudre pour la cavalerie, à l'Ecole de Saumur, il trouve là, non seulement le milieu qui lui convient mais l'élite pour laquelle il se sent fait et où il sera immédiatement non seulement admis mais considéré.

Le 2 août 1914 il est affecté dans une unité d'élite, il rejoint l'ambulance du 9ème Corps d'Armée puis se voit confier la couverture médicale du 32ème Régiment d'Infanterie. Six citations témoignent de son courage, de sa compétence et de son attachement à ce Régiment.

La paix revenue il regagne Saumur mais bien qu'il soit féru d'équitation il ne passe pas son temps au manège, il écrit et lit beaucoup mais surtout réfléchit et prévoit une nouvelle tempête.

C'est plein de courage et de sagesse qu'il est nommé Directeur du Corps de Santé de Cavalerie, encore une citation, gagnée dans l'enfer de Dunkerque ! la défaite est ressentie par lui comme un véritable crève-cœur.

En 1943 il est admis dans la deuxième section. Bien sûr la carrière ne peut-être totalement terminée. Il aura de très hautes responsabilités dans la Croix-Rouge en particulier pour les populations réfugiées.

C'est ainsi qu'il siègera très souvent dans des commissions internationales depuis la Roumanie jusqu'aux États-Unis en passant par le Luxembourg. A ces occasions il fait connaître sa conception du Service de santé militaire : sa distinction naturelle et son éducation le rendent convaincant. Son œuvre scientifique est considérable et d'un éclectisme stupéfiant, c'est ainsi qu'il connaît le plancton, le phantoplacton et le diatomées de la Loire et du Thet par exemple en sciences naturelles. En médecine tout le passionne la typhoïde, la diphtérie, la rougeole etc... et l'hygiène. Il se préoccupe de la guerre chimique et se passionne de droit international.

Comme l'a dit le Médecin Général Inspecteur Lefebvre tout de l'histoire de notre armée lui est connue. Il va inspirer de très nombreuses thèses et les éditeurs se l'arrachent.

L'œuvre à laquelle il apporte une martiale affection ce sont les pages de gloire de son cher 32ème d'Infanterie, elle sera préfacée par le Général Weygand.

Il n'est pas possible de citer toutes les conférences internationales, les conseils d'administration, les associations hospitalières auxquelles il a participé et les Sociétés savantes, bien sûr la nôtre et à ce propos nous devons citer, peut-être ce qui est plus qu'une anecdote un geste touchant, il écrivit une note au sujet de "la collection Bergougnieux", celle-ci ne comportait pas moins de 18 cartons volumineux. Le Médecin Major Bergougnieux était né en 1849, après un séjour aux hôpitaux de la division d'Oran qui seul lui apporta un peu de diversité dans sa vie militaire la majeure partie s'écoula dans le Service réglementaire et les hôpitaux militaires. Mais ses travaux étaient très variés "Audouard et la théorie de la propagation de la malaria par les insectes" et un remarquable mémoire sur Philibert Morton, chirurgien major de la garde impériale, mais il écrivit aussi sur l'histoire des eaux minérales du Lot et très attentif à tout ce qu'il trouvait comme documentation, sur la mort de Mirabeau par exemple.

Le Médecin Général Lambert des Cilleuls, ce héros décoré par Gouraud sur le front des troupes, avait tenu à rendre hommage à ce camarade à la carrière discrète "mais écrira-t-il, mérite que sa mémoire ne soit pas touchée par l'oubli".

En ce qui concerne le Médecin Général Sieur il nous faut remercier Monsieur le Professeur Guivarc'h de son propos. Pour nous et surtout nos camarades les plus concernés, il reste un remarquable pédagogue "Sieur l'enseigneur" et surtout il continua de manière à la fois élégante et efficace à donner leurs lettres de noblesse à des spécialités de haut niveau comme l'ophtalmologie et l'oto-rhino-laryngologie autrefois considérées (dans des temps très anciens) comme des sortes de disciplines annexes. Il avait déjà cette réputation dans l'hôpital du Dey (devenu Hôpital Maillot) où il accueillait des confrères civils et avait un tel talent de séduction que beaucoup d'étudiants algériens s'étaient destinés au Service de Santé de l'Armée. Lors de la célébration du centenaire du Général Sieur, le Médecin Général Maissonnet s'arrêta sur ce point qui pour beaucoup d'entre nous a une certaine importance, et même une importance certaine !

C'est peut-être ce sens de l'humanité acquis dans les services hospitaliers qui lui permettra plus tard de faire face à des responsabilités de haut niveau.

En 1905, il a rejoint le Val-de-Grâce où il est accueilli avec une grande confiance par ses élèves, très estimé par ses collègues, accueilli par toutes les sociétés savantes. Citant ses multiples travaux le Médecin Général Des Cilleuls dira combien il est difficile d'en établir la nomenclature et qui plus est de mémoire bien que chacun d'entre eux soit plein d'intérêt.

En juillet 1914 quelques jours avant la déclaration de guerre il est nommé sous directeur du Service de santé au XXème Corps d'Armée. Cette grande unité était placée sous le commandement du Général Foch qui lui accorda très rapidement sa confiance.

Le général Sieur relatara dans un mémoire les difficiles débuts de mise en œuvre du Service de santé.

Il est appelé ensuite à la VIIème Armée puis en octobre 1915 à la Xème qu'il prend dans une situation très difficile puisque son prédécesseur vient de mourir ; il va conserver cette responsabilité pendant deux ans, c'est Justin Godart qui lui confie le service du gouvernement militaire de Paris.

Son sens de stratégie sanitaire lui vaut les compliments du G.Q.G car il arrive à une logistique exemplaire des évacuations dans une période critique. Six mois plus tard en mars 1919 il quitte ses fonctions et devient Président du Comité Consultatif de Santé.

Il représente notre pays au premier congrès de médecine et pharmacie militaires à Bruxelles, et va consacrer sa longue expérience à la Croix-Rouge ; le temps passe, fort mal d'ailleurs, et durant la Seconde Guerre Mondiale sous l'Occupation il montre l'exemple à ses anciens élèves du Val-de-Grâce. Durant sa présidence dans notre Société, il présente un recueil magistral "les tribulations du Corps de Santé militaire depuis sa création" ; c'est grâce à ses efforts que les officiers du Service de santé sont assimilés à leurs camarades du commandement.

En 1931, il présente devant notre Société un travail de très haut niveau "un chirurgien militaire avant et après Lister, le médecin inspecteur Chauvel membre de l'académie de médecine".

Il fut l'élève de Sédillot qui avait été un des premiers à avoir compris l'importance des travaux de Louis Pasteur, agrégé du Val-de-Grâce il fut le premier titulaire de la chaire d'ophtalmologie, il publia un "Précis d'observation de chirurgie". Le Médecin Général Sieur aimait à rappeler la part décisive prise par Chauvel dans l'adoption du paquet de pansement individuel.

Aux obsèques du Médecin Général Sieur, le Général Weygand dira "je suis venu ici pour témoigner par ma présence de la profonde estime en laquelle le Maréchal Foch tenait votre chef".

Le premier président militaire de notre Société a donc fait considérer de façon éclatante le Service de santé.

Si la Société Française d'Histoire de la Médecine est réunie aujourd'hui c'est aussi pour rappeler les mérites de personnalités dont les carrières ont été évoquées lors de nos réunions, parmi celles où se trouvent des membres du Service de Santé des Armées. Il m'a semblé que l'un de mes devoirs était de les faire resurgir de cet oubli relatif, si vous voulez bien m'accorder votre bienveillante attention, je pense qu'ils ne vous décevront pas et pour les rencontrer, il suffit de parcourir les marbres du cloître du Val-de-Grâce "pour certains".

Jean-Désiré Tholozan fut en toute simplicité et en 1852, le premier agrégé au Val-de-Grâce. Né aux îles Chagos dans l'Océan Indien, il fit ses premières études à Port-Louis à l'île Maurice, école bien fréquentée puisqu'il eut pour condisciple Brown-Séquard. Après une campagne en Crimée, il fut affecté en Perse en qualité de médecin personnel du Shah. Celui-ci qui était par ailleurs en bonne santé hormis quelques écarts de régime dus à ses obligations traditionnelles, lui confia l'organisation de l'enseignement médical mais il suivit aussi le Souverain dans ses tournées provinciales car le Shah était attentif à son peuple et aimait comprendre les épidémies et épizooties et la manière d'y remédier. Il convient de dire au passage que Tholozan fut redécouvert par notre regretté président Théodoridès, d'une extrême gentillesse et d'une grande curiosité scientifique.

Tholozan avait étudié notamment la peste et les rickettsioses. Mais il eut des compensations au labeur et accompagna le Shah dans une visite en Europe, notamment en Allemagne et en Autriche et "tous deux se trouvant d'accord pour estimer que l'impératrice Sissi avait les plus beaux yeux du monde !". Au retour, Tholozan qui était aussi chirurgien, qui plus est urologue, retrouva une série d'opérés guéris. Ceci fut rapporté à la Société de Paris par Hippolyte Larrey lui-même.

Trop de réussite peut-être plus ou moins appréciée et sa hiérarchie l'incita à revenir dans l'Hexagone. Il préféra interrompre sa carrière militaire et mourut en Perse dix-sept ans plus tard.

Continuant d'admirer les plaques de marbre nous trouvons le Professeur François-Félix Jacquot nommé à l'agrégation en 1857. On ne peut en parler sans évoquer son maître, nous pouvons même dire, son père spirituel, c'était Lacauchie, il s'agit là d'une personnalité hors structure non seulement parce qu'il avait pour prénom Euclide qu'il tenait sans doute au fait que son père enseignait à Polytechnique, mais qui lui convient peu car son parcours ne fut pas en accord avec le traité des éléments du géomètre d'Alexandrie. Reçu élève vétérinaire à Alfort, il devint très vite enseignant et démissionna avec la même célébrité. Les rigueurs des organigrammes n'existant pas encore, il devint sous-aide major aux ambulances d'Afrique et créa avec aisance et compétence (il arrive que les deux aillent de pair) un hôpital d'instruction ; c'est ainsi qu'il eut un prix de chirurgie pour un mémoire sur l'armée d'Algérie et les causes de ses maladies. De là il occupa la chaire d'anatomie topographique de Metz puis celle du Val-de-Grâce.

Son enseignement et sa personnalité fascinaient Jacquot qui le décrit “son port et sa démarche étaient nobles, l’œil vif et pénétrant, le front large et bien moulé, il marchait au milieu de ses élèves souriant à chacun d’eux”. Il était également chercheur et réussit là où De Graaf et Bartholin avaient échoué “l’hydrotomie” ou dissection par l’eau. Il avait retraduit lui-même le “De artibus” de Celse et en tira une médecine opératoire stupéfiante présentant un malade désarticulé de l’épaule pour pseudarthrose infectée de l’humérus avec un moignon de qualité au 22ème jour. Voulant se présenter à l’“Académie des Sciences” et les sièges des disciplines médicales étant déjà promis, il se présenta dans l’art vétérinaire, sans pour autant continuer ses démonstrations de médecine opératoire et qui plus est au mois de juillet 1853 - torride - sur un cadavre putrescent. L’apparition d’une fièvre et de fausses membranes ne l’empêche pas de partir présider un Jury à Strasbourg. Baden-Baden est proche, l’air y est vivifiant mais ce sera pour lui une forêt noire lugubre, Michel Levy arriva juste pour lui fermer les yeux. Le prochain concours n’aura lieu qu’en 1856, son nom ne figure donc pas sur le marbre.

François Félix Jacquot était son élève inconditionnel mais bien que leurs carrières se soient éloignées l’une de l’autre ils s’étaient retrouvés, dans le corps expéditionnaire chargé de rétablir le Pape dans ses Etats, ils en avaient tiré une découverte scientifique d’importance “devant le mal de mer, tous les grades sont au même niveau !”. C’est probablement la disparition de Lacauchie qui le fit se tourner vers l’épidémiologie dont il avait cependant fait sa thèse sur “l’histoire de la typhoïde”. Il partit en Algérie ; il était journaliste à ses heures et envoya à la Gazette de Paris de nombreux articles “les lettres d’Afrique”. Il aimait comme son patron faire partager ses connaissances et ses impressions. Celles-ci seront vives, il est séduit par ce pays ! Il devient l’un des premiers à se lier avec un “Tebib” : Ben Zerga, ancien médecin d’Abd-el-Kader qui lui montre des tire-balles astucieux. Jacquot lui apprend les ligatures d’artères, il est surnommé par ses camarades “l’Ambroise Paré des Arabes”.

C’est lui que le général Cavaignac choisit pour son expédition d’avril-mai 1847, la colonne arrivera jusqu’au point le plus méridional de nos armées n’ayant perdu que quatre hommes, trois tués au combat et un par maladie. Puis il rentre en France, il passe l’agrégation en janvier 1856, il se sent très fatigué, il avait eu le temps lors d’une Campagne en Crimée de contracter un typhus, le changement de climat et le surmenage des concours : comme l’on dit maintenant cela fait beaucoup ! Il meurt à trente-huit ans il est enterré à Saint-Dié, sous un dôme d’inspiration islamique “la Kouba” mais surmonté d’une croix.

Le souvenir qui va rester de lui sera “le premier médecin saharien”. Ce titre lui sera donné par Hassenforder ce qui nous fait une transition pour nous tourner vers le Musée du Service de Santé des Armées. L’annuaire des conservateurs n’est pas très complet. Mais il faut citer en 1925 le Médecin Major de 1ère classe Munery qui fit le travail, et combien méritoire, des premiers catalogues -le Médecin colonel Hassenforder quant à lui avait été autorisé à faire valoir ses droits à pension de retraite après seulement quarante ans de service et sept citations ! Certes Jacquot l’intéressa mais il étudia aussi les maladies parasitaires, la logistique militaire, la création du “caducée médical” et j’en passe... car il y a à notre connaissance soixante-quatre communications ; j’ai choisi d’en retenir trois :

- “Napoléon et la médecine militaire” de dix pages qui le montre lieutenant en second s’inquiétant des accès fébriles, probablement palustres de sa troupe et donnant l’ordre bien plus tard que les trois noms de Percy, Larrey et Desgenettes fussent gravés à l’égal des maréchaux de l’Empire sur l’Arc de Triomphe.

- Une communication quasi confidentielle montrant Victor Hugo faisant admettre bénévolement au Val-de-Grâce un de ses frères poète et schizophrène baptisé opportunément commis au Conseil de guerre.

- Enfin une correspondance que le conservateur obtint en août 1955 ; il s’agit de lettres autographes inédites adressées par Larrey à sa femme, il y décrit ses exploits chirurgicaux mais aussi tous les soucis qu’il éprouve constamment, non tellement pour lui, que pour ses blessés et sa famille. Ceci apparaît d’autant plus touchant lorsqu’on sait que le matin du 25 juillet 1842 Larrey cessait de vivre au terme de sa dernière mission : au même moment son fils Hippolyte recevait un télégramme de sa sœur Isaure annonçant la mort de leur mère, sa chère Elisabeth, qu’il appelle habituellement ma chère Laville de son nom de famille.

Ne pouvant rendre hommage à tous les conservateurs il nous est un devoir de citer le Médecin Général Inspecteur Fabre auquel nous devons “la longue marche au Service de Santé vers son autonomie”. Rien n’est plus facile pour nous que d’être accueillis dans le musée avec toutes les bienveillantes attentions, puisque le Conservateur, le Médecin en Chef Jean-Jacques Ferrandis, diplômé de l’Ecole du Louvre, fait unique dans l’histoire de notre Société, est également notre Secrétaire Général ! Nous lui en sommes reconnaissants, sans oublier que ceci le prive bien souvent des quelques loisirs qu’il pourrait avoir.

C’est à l’entrée du musée que nous trouvons une “leçon d’anatomie” dont la conception muséographique actuelle ne fait pas oublier celle peinte par Rembrandt ; elle nous valut les éloges de la presse contemporaine à grande diffusion. Et à droite se trouvent les noms au tableau noir des deux chirurgiens qui proposèrent la désarticulation tarso-métatarsienne. Villermé la pratiqua le premier à Ulm et Albufera. Lisfranc y ajoutera ce que d’aucuns appelleront malgré sa distinction une “jonglerie anatomique”, “le coup de maître” n’apportait rien de plus, sinon la faveur d’un jury. Lorsque Villermé quitta la Grande Armée, des supérieurs écriront qu’elle n’a pas su ni lui offrir, ni lui procurer le calme et les moyens d’étude dont ses recherches avaient besoin, “mais il n’avait fait campagne qu’au camp de Boulogne, en Autriche, en Prusse, en Pologne, au Portugal et en Espagne” !

C’est grâce à notre éminent collègue, Monsieur Valentin, que fut connue la carrière extraordinaire de Villermé qui lui vaudra l’hommage de l’Académie des Sciences morales et politiques ayant été le promoteur de la médecine du travail et avoir défendu à l’aide d’une méthodologie statistique inédite pour l’époque, les conditions scandaleuses du travail des jeunes enfants et des femmes, dans les manufactures. Il mourut à quatre-vingt-un ans ayant connu les misères des soldats de la Grande Armée et celles du prolétariat mais leur ayant donné tout son dévouement.

Nous trouvons un peu plus loin la scie-ostéotome de Heine (non pas le poète, mais Bernard Franz chirurgien orthopédique à Würzburg). Extraordinaire, aujourd’hui hyper-performante, elle fut acquise en 1978, grâce à la stratégie des Médecins Généraux Inspecteurs Nosny et Lefebvre qui firent valoir le choix de préemption.

Les rivaux furent si déconfits que l'un d'eux qualifia le Val-de-Grâce de "vieux hôpital militaire des faubourgs de Paris" !

Il convient que notre Société remercie chaleureusement les Médecins Généraux Inspecteurs J. de Saint-Julien et J.-P. Daly, Directeurs de l'Ecole d'application du Service de Santé des Armées, ainsi que le Médecin Général Pagliano, qui non seulement ont bien voulu nous accueillir mais qui plus est acceptent la présidence de plusieurs de nos séances en y apportant des analyses et commentaires judicieux.

Il m'appartient de remercier les collègues qui ont participé à la séance provinciale de Reims-Verdun dans la ville historique de notre Président et dans les tranchées de la première guerre mondiale, ceci a fait connaître l'Association pour le souvenir des membres du Service de Santé morts pour la France (y compris bien sûr les obscurs, les sans grades c'est-à-dire les brancardiers), cette association est jeune et n'aura dix ans que dans quelques mois, elle a le mérite d'exister. Il nous est agréable de citer un geste amical et historique de la Royal Society of Medicine qui n'a pas oublié que Wellington en pleine bataille de Waterloo avait mis chapeau bas, devant un chirurgien français qui parcourait le champ de bataille, disant à son état-major : "je salue l'honneur et la loyauté qui passent". Quelques semaines avant notre Centenaire était publiée à Londres une communication des observations du Baron Larrey sur une série de cas d'aphasies chez des blessés crânio-encéphaliques, atteints au combat. Avec humour nos collègues britanniques avaient fait suivre leur propos d'une maquette de l'immeuble qui marquera le bi-centenaire de leur société -sous-entendu, il est temps que vous y pensiez- !

Nous ne pouvons bien sûr quitter l'Institution Nationale des Invalides sans exprimer notre gratitude aux Directeurs qui se sont succédés, les Médecins Généraux Inspecteur Lagrave et Lantrade, les Médecins Généraux Herning et Bonsignour qui nous ont marqué leur considération en nous accueillant une fois l'an.

La mission que j'ai eu l'honneur de me voir confier était de montrer les liens qui existent depuis cent ans entre la Société Française d'Histoire de la Médecine et le Service de Santé des Armées.

Je me suis cru autorisé à citer en conclusion un proverbe africain : "lorsque la main droite a lavé la main gauche il faut que la même main gauche lave à son tour la main droite".

J'ai essayé de montrer ce qui s'est fait avec confiance et loyauté au fil des ans, quant à la citation je la tiens d'un de nos confrères, un certain Docteur Houphouët-Boigny.

SUMMARY

The "Société Française d'Histoire de la Médecine" and the "Service de santé des armées"

The author recalled the significant role of the French military doctors in the French society as he conveyed the different times and the most significant characters of the French Military Health Service. He underlined the role of the Val-de-Grace Museum as a witness of the importance of the past of the French Military Health Service and of the technical progresses in hospitals, laboratories as well as on the ground.

Translation : C. Gaudiot